Laurence Roulleau-Berger, Guo Yuhua, Li Peilin, Liu Shiding, dirs, *La nouvelle sociologie chinoise*

Paris, CNRS Éd., 2008

Olivier Arifon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/1133>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.1133

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2009

Pagination : 482-484

ISBN : 978-2-86480-989-0

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Olivier Arifon, « Laurence Roulleau-Berger, Guo Yuhua, Li Peilin, Liu Shiding, dirs, *La nouvelle sociologie chinoise* », *Questions de communication* [En ligne], 15 | 2009, mis en ligne le 18 janvier 2012, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/1133> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.1133>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Laurence Roulleau-Berger, Guo Yuhua, Li Peilin, Liu Shiding, dirs, *La nouvelle sociologie chinoise*

Paris, CNRS Éd., 2008

Olivier Arifon

RÉFÉRENCE

Laurence Roulleau-Berger, Guo Yuhua, Li Peilin, Liu Shiding, dirs, *La nouvelle sociologie chinoise*, trad. du chinois par Hu Yu et Pierre Miège. Paris, CNRS Éd., 2008, 500 p.

- 1 Cet ouvrage présente un intérêt rare : donner un reflet relativement étendu du terrain actuel de la sociologie chinoise et présenter une réflexion théorique et épistémologique de dimension comparative entre sociologie chinoise et sociologie occidentale. Il pourrait n'être qu'un recensement et une présentation des travaux actuels de la sociologie chinoise, ce qui en soit serait déjà d'un grand intérêt. Cependant, il va plus loin en proposant une contextualisation de ces travaux. Le contexte est présenté dans près de 80 pages d'introduction sur un total de 500 pages et de 14 contributions.
- 2 Laurence Roulleau-Berger y expose d'abord le pluralisme et l'identité de la recherche sociologique chinoise. Elle montre comment la sociologie s'est développée dans les années 20-30, puis comment elle s'est reconstruite après les 30 années d'interdiction (1949-1979). Elle détaille aussi les outils utilisés, méthodes qualitatives — comme les entretiens — et quantitatives, les études de terrain. Enfin, les grandes questions étudiées sont présentées. Cinq espaces sont considérés comme majeurs : la transition sociale et le marché du travail, la transformation de la structure sociale et les inégalités, l'urbanisation et l'industrialisation, les individus et les sociétés, les relations entre et État et société. Ceci donne une idée de la vigueur et des thèmes actuellement traités. Les contours de la sociologie chinoise sont ensuite dessinés. Il se dégage ici les filiations, surtout avec les travaux anglo-saxons, dont l'école de Chicago, déjà influente

avant 1949. Les auteurs français sont également convoqués, plus cependant par une mise en parallèle des axes de recherche que comme des références proprement dites. Cet ensemble donne à la sociologie chinoise une structuration forte, mais non rigide. En effet, elle emprunte, s'hybride ou se déplace, selon les sujets et les besoins. La présence et la prégnance de la civilisation sont abordées à ce stade. L'auteur montre la rencontre entre théories occidentales et contexte civilisationnel et l'accepte : « Les sociologues chinois ont construit un espace conceptuel original où se rencontrent un ordre interactionnel, un ordre subjectif, un ordre structurel et un ordre civilisationnel. C'est à partir d'une pensée propre, d'un raisonnement sociologique propre qu'ils font émerger des espaces conceptuels imprévus dans le raisonnement sociologique occidental » (p. 55).

- 3 Les codirecteurs Guo Yuhua, Li Peilin et Liu Shiding expliquent ensuite comment la sociologie chinoise fait aujourd'hui face à la transition sociale. Ce thème est présent en Chine depuis le milieu du XIX^e siècle, est central depuis la République populaire de 1949 et essentiel depuis les vingt dernières années. En effet, la transition sociale, souvent liée en Occident avec la transition politique, est ici un objet autonome. Ceci pour deux raisons : par tradition philosophique et académique — le social est un élément du politique —, et comme limite imposée par le régime actuel. En d'autres termes, la sociologie peut traiter de tout, à l'exception d'un développement de réflexions sur les processus politiques. Les auteurs en sont conscients, soit par acceptation du cadre conceptuel proposé par l'État, soit en abordant la question de manière détournée, par exemple avec les mouvements de la société civile et du droit. Une stratégie aux caractéristiques bien chinoises.
- 4 Dans la suite du volume, les études et travaux des sociologues chinois sont divisés en quatre parties. La première traite de la société de marché et de la transition sociale, avec notamment deux travaux de terrain et d'enquêtes dans les villages et les villes. Elle s'attache à décrypter les processus de résistance ou d'adaptation à l'économie de marché. La deuxième traite de l'urbanisation, des inégalités et des mobilisations collectives, points de friction importants entre gouvernements locaux et citoyens, et dont la presse fait souvent écho. L'intéressant article de Shen Yuan expose la procédure de défense des droits des propriétaires comme mouvement citoyen et semble un excellent indicateur d'une mobilisation collective susceptible de contribuer à la structuration d'une société civile.
- 5 La troisième partie traite de l'État, de la gouvernance et de la société. Sur les trois articles de cette partie, deux sont plus spécialement à noter en raisons les concepts qu'ils exposent : la ritualisation comme pratique de gouvernance et la « justification des normes de légitimité dans le discours social ». Il y a ici des notions très chinoises, aux dimensions idéologiques palpables. La quatrième étudie les modes de production de la connaissance sociologique en Chine. Plus théorique, réflexive et anthropologique, cette partie dégage deux résultats. D'une part, elle donne la place et l'approche de l'anthropologie dans la sociologie chinoise ; la démonstration et l'argumentation restent cependant incomplètes. D'autre part, elle propose un article intéressant sur la structuration du *nous*, sur les relations et l'identité (pp. 451-477). Ce travail explore une nouvelle version du rôle des *guanxi* ou réseaux sociaux d'obligations comme mode de lien et de rapport avec autrui. En filigrane, il interroge sur l'interculturel, montrant que l'Occident raisonne plutôt par catégorisation et par processus de médiation.

- 6 La conclusion de Michel Wieviorka tend vers une mise en perspective. Avec pour titre « Une sociologie ni alignée, ni enfermée », il montre que la sociologie chinoise est surtout alimentée par la littérature anglo-saxonne, est concentrée sur le terrain et ne fait pas preuve de grands débats théoriques. Ceci peut être lié à la volonté de conserver l'espace libre autorisé par le pouvoir, comme expliqué précédemment. On relève un fort pluralisme scientifique et des cohabitations de points de vue, évitant ainsi la construction d'un champ par rejet d'un autre. Il y a là une approche à la fois pragmatique et... chinoise, qui cherche à intégrer les contraires pour alimenter le débat et pour ne pas s'enfermer dans des positions figées. En même temps, la sociologie chinoise évite deux écueils : une absence de distance vis-à-vis de modèles externes, un relativisme plus ou moins national. Cet ouvrage est donc motivant, parce qu'il donne un reflet des débats et des évolutions de la sociologie et de la société chinoises. Et surtout, parce qu'il présente un cadre réflexif sur les théories et modèles scientifiques occidentaux. Des initiatives de même ordre seraient certainement enrichissantes dans de multiples domaines, de l'Histoire aux sciences de l'information et de la communication.
-

AUTEURS

OLIVIER ARIFON

FARE, université de Strasbourg
olivier.arifon@sfr.fr